

Tout de même

Marie-Pascale Huglo

Numéro 12, printemps 2007

Lire Leopardi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/419ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Huglo, M.-P. (2007). Tout de même. *Contre-jour*, (12), 83–86.

Tout de même

Marie-Pascale Huglo

On nous dit : il faut rugir, vibrer, se jeter dans l'arène, se faire entendre partout, prendre position, s'impliquer pardi ! Allons vous autres, les écrivains, cessez de vous planquer derrière vos phrases, vos mots, vos couvertures, libérez-vous, branchez-vous, ruez dans les brancards, sortez. Sortez de votre repli (frileux), de votre retrait (hautain), engagez vous qu'on vous dit, tonnez bien fort, ouvrez grand la bouche, décoinchez-vous que diable, extirpez-vous de votre petit coin douillet, faites de grands bonds sur la place publique, des gambades si vous voulez mais enfin qu'on voie, qu'on entende, qu'on sache qu'ici, maintenant, vous causez. Osez crier, allons : tapez des mains, frappez des pieds. Le monde est sourd, il n'y a plus qu'une seule solution : vous agiter, vous animer ; si la littérature a encore quelque chose à dire, qu'elle le dise haut et fort, avec emphase, empressement, sauvagerie. Que ça soit chaud mes anges, brûlant d'actualité, brûlant d'émotion, que ça soit chaud ou que ça ne soit point, que ça nous prenne aux tripes, que ça nous irradie depuis la tête jusqu'aux pieds, nous emporte jusqu'au vertige, que ça nous fume par les oreilles, en veux tu en revoilà, du beau du bon du bien beurré, allons enfants, prêts, partez !

Je veux bien. De toute façon il y a encore les livres, hein ? Il suffit de plonger le nez dedans (les livres) pour apprécier. Et les voix fortes savent venir me chercher là où je suis, avec leur souffle, leur hargne bien frottée, leur rudesse, leur art du détournement, leur manière d'incendier la langue comme un champ, de jouer l'urgence, la surjouer même pourquoi pas : gesticulations intenses de la glotte qui ne s'agite pas tout à fait comme on croit qu'elle s'agite...

Certains livres, oui, d'autres, non : cela dépend. L'urgence si vous voulez mais pas à tout prix, pas n'importe comment, surtout pas *absolument*. Le voilà le piège que je renifle quand je lis certains articles encenseurs et censeurs : la valorisation de l'urgence à témoigner, à s'engager, façon de dire que la littérature n'est pas pour les chiffes molles et a encore un rôle à jouer dans nos mornes cités, une importance *capitale*. Je me défie de ceux qui glorifient l'aimable subversion ou même — plus haut toujours plus haut — la transgression docile. Je me méfie de ceux qui rendent gloire à la rage bien calibrée comme si c'était un label bon produit. Et je constate avec quelle facilité l'urgence passe — on en reprendrait bien un peu, c'est si fort, si bon ! Les grandes affaires, les grands affects font la littérature *actuelle*, réveillez-vous les morts, c'est ici que ça se passe, maintenant, tout de suite, on vous dit que c'est urgent, n'entendez-vous pas ?

Non. Je n'entends rien. C'est ça le problème avec les livres : même quand ils gueulent ce n'est jamais assez fort, et puis ils ne gueulent pas toujours. Il y a les autres, ceux qui se tiennent cois. Il y a les voix fluettes. Celles qui chantonnent avec un brin d'herbe dans la bouche. Celles qui sifflent. Celles qui s'éraillent. Qui chuchotent. Qu'en penser ? Cela devient *difficile* de penser qu'il puisse se passer quelque chose en dehors, à côté, en deçà, en dessous du légitime brassage du moment, difficile de penser la force d'un silence, l'écroulement d'une hiérarchie, le léger déplacement d'accent, le mot qu'on n'attend pas, l'inénarrable vertige des poissons cavernicoles. Une certaine littérature devient difficile à revendiquer, à pratiquer, à enseigner. Suis-je complètement désuète ? À côté de la plaque ? Oui, qu'on me répond, et la littérature là-dedans, la littérature sans urgence ni nécessité, celle qui va son train, têtue comme une mule sans faire moufeter personne (massivement je veux dire), celle

qui doit se justifier par elle-même et n'y arrive pas, y arrive mal, n'y arrive plus (massivement je veux dire), cette littérature là passe au mieux pour insignifiante, au pire pour élitiste, réservée aux *happy few*, cette poignée de lecteurs qui trouve encore son bien, son plaisir dans la matière livresque. La pire tare de cette matière est sans doute celle-là : n'être pas assez faite pour le plus grand nombre, ne pas circuler assez vite, n'être pas *immédiatement* présente à la collectivité quels que soient ses efforts, cachée qu'elle est dans d'obscurs rayons de bibliothèque, loin des grands débats du jour, des effusions de l'heure, des feulements dans la fosse. Que faire de cette littérature-là ?

Bien sûr bien sûr, on trouve dans ce lot-ci du niais et du convenu, dans ce lot-ci comme dans l'autre on trouve à boire, à manger, à vomir. De la rognure aux airs de grande littérature (comme dans le bon vieux temps), on en trouve tant et plus. Là n'est pas la question. La question est de démonter l'ordre exclusif des émotions vibrantes et de la force de frappe — médiatique comme de juste — qui laisse le reste en rade. Le reste : catégorie moins bruyante, moins brillante, moins facile à caser, que l'on appelle encore, vieille habitude, littérature. Et on commence à l'estimer de trop, cette littérature malcommode. Trop dispendieuse. Investissement à perte, prend trop de place et pourquoi ? Pour qui ? On trouve qu'elle exagère, tout de même, de continuer à faire bande à part, comme si elle avait encore un quelconque pouvoir d'affirmation, comme si elle pouvait encore s'offrir le luxe de frayer loin des enjeux actuels. On la juge avec sévérité : littérature désinvestie de la communauté, coupée de ce qui fait battre le cœur ici et maintenant, littérature difficile, retorse dans le mauvais sens du terme : *retorse* sans subversion ni effusion, histoire d'explorer un monde tortu, passé à la trappe. On lui reproche d'être couarde, de manquer de visibilité, de tripes, de couilles tant qu'à y être. Allons, admettez : la littérature n'est plus ce qu'elle était.

D'accord. Entièrement d'accord. La littérature n'est plus ce qu'elle était. Autant, à ce compte-là, mettre le volume à fond, autant pousser les décibels si on veut se faire entendre, autant passer à la radio (à la télé c'est mieux), faire des vagues sur les ondes. L'urgence est à nos portes, il y a de quoi s'époumoner, de quoi hurler, sauf si on *préfère ne pas*. Renoncer

alors ? Tirer sa révérence ? Arrive le moment où il faut choisir. Je choisis le retrait, le monde tortu, l'insignifiance. Drôle de choix en un sens, mais choix tout de même : celui des demi-teintes et des silences mitigés, celui de l'imaginaire décalé, celui des mots larvaires qui remuent sous la langue, celui des expériences lointaines et des voix déphasées. Et par-dessus le marché, j'y crois. Je crois à la vertu, y compris politique, des fables et des formes farfelues, des curiosités inutiles et de la longue mémoire. Pas d'échos, peu de bruits, la nuit tombe, je boutonne mon manteau, je m'apprête à sortir, qu'est-ce qu'on dit ?

Évidemment, pour écrire ça, il a fallu que je m'emporte un poil, pousse une gueulante moi aussi, monte sur mes grands chevaux, on se demande bien pourquoi. Il n'y a pas lieu de s'énerver : on cause littérature, non ? Drôle d'histoire tout de même...